

Mémoires d'un comédien  
au XX<sup>e</sup> siècle...

*Trois petits tours...*

## Graveurs de mémoire

### Dernières parutions

Geneviève GOUSSAUD-FALGAS, *Les Oies sauvages. Une famille française en Tunisie (1885-1964)*, 2009.

Lucien LEMOISSON, *Itinéraire d'un pénitentiaire sous les Trente Glorieuses*, 2009.

Robert WEINSTEIN et Stéphanie KRUG, *L'orphelin du Vel' d'Hiv*, 2009.

Mesmine DONINEAUX, *Man Doudou, femme maîtresse*, 2009.

François SAUTERON, *La Chute de l'empire Kodak*, 2009.

Paul LOPEZ, *Je suis né dans une boule de neige. L'enfance assassinée d'un petit pied-noir d'Algérie*, 2009.

Henri BARTOLI, *La vie, dévoilement de la personne, foi profane, foi en Dieu personne*, 2009.

Frédérique BANOUN-CARACCILOLO, *Alexandrie, pierre d'aimant*, 2009.

Jeanne DUVIGNEAUD, *Le chant des grillons. Saga d'une famille au Congo des années trente à nos jours*, 2009.

Jean BUGIEL, *La rafle. Récits de circonstances extraordinaires d'une vie médicale (1936-1994)*, 2009.

Pierre VERNEY, *Mon ciel déchiré*, 2009.

Francine CHRISTOPHE, *Mes derniers récits*, 2009.

Charles JOYON, *Le jeune Français de Vienne. 1943 – 1945*, 2009.

Bernard LETONDU, *Fonctionnaire moyen*, 2009.

Claude-Alain SARRE, *Un manager dans la France des Trente Glorieuses. Le plaisir d'être utile*, 2009.

Robert WEINSTEIN et Stéphanie KRUG, *Vent printanier. 39-45, la vérité qui dérange*, 2009.

Alexandre TIKHOMIROFF, *Une caserne au soleil. SP 88469*, 2009.

Véronique KLAUSNER-AZOULAY, *Le manuscrit de Rose*, 2009.

Madeleine TOURIA GODARD, *Mémoire de l'ombre. Une famille française en Algérie (1868-1944)*, 2009.

Bernard LAJARRIGE

Mémoires d'un comédien  
au XX<sup>e</sup> siècle...

*Trois petits tours...*

L'Harmattan

Illustration de Lucien Fontanarosa : Bernard Lajarrige, 1943 © ADAGP, Paris 2009

**© L'Harmattan, 2009**  
**5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-09298-3  
EAN : 9782296092983

## HOMMAGE

Bernard Lajarrige, peut-être par pudeur, n'a pas voulu, comme il l'écrit, importuner le lecteur par de vaines considérations psychopathologiques sur l'état d'âme, la vocation du comédien.

Alors, disons plutôt que c'est un hommage. L'hommage d'un comédien qui l'a connu et admiré.

Ce manuscrit que Bernard nous a laissé est d'ailleurs bien plus que de simples mémoires ; c'est le roman d'une vie racontée avec une simplicité et une fraîcheur de sentiments qui vous raviront, j'en suis certain.

Oui, il sait nous tenir en haleine. Car, ce que Bernard n'a peut-être jamais soupçonné, c'est qu'il avait le don de l'écriture. Ce don merveilleux qui, par un détail, une expression choisie avec bonheur, sait si bien évoquer, « rendre » l'atmosphère d'un instant. Ce talent rare et précieux qui, à quatre-vingts ans de distance, a le pouvoir de faire ressurgir les sensations évanouies de l'enfance.

C'était un comédien atypique. Il avait, sous une apparence négligée, une allure, une grâce, une distinction naturelle que l'on comprend mieux dès lors qu'on découvre ses origines :

Sa grand-mère, née Lucie de Piépape descendait de la famille de Saint Bernard et elle avait épousé le comte Louis des Mazis, d'une très ancienne famille dont la généalogie remontait jusqu'à la bataille d'Azincourt.

Venant d'un milieu où la vocation de cabotin n'avait pas bonne presse, notre Lajarrige avait été contraint, pour se mettre à l'affiche, de supprimer sa particule. Une telle préoccupation peut faire sourire de nos jours, mais n'oublions pas que, jusqu'à une époque récente, les comédiens étaient excommuniés. He oui !

C'est, dit-on, Georges Leroy, fameux sociétaire de la Comédie Française, qui obtint, non sans peine, notre entrée, bien tardive tout de même, dans le sein de l'église.

Ce qui m'a réjoui, c'est que l'enfance de Lajarrige a beaucoup de points communs avec la mienne et c'est peu de dire que nous avons marché dans les mêmes traces ! Mauvais élève donc, inscrit de toute éternité au panthéon des cancre de l'école Saint-Louis de Gonzague, il devait ressentir tout comme moi, l'inutilité pathétique pour un futur comédien, des déclinaisons latines ou des subtilités mathématiques, et là ne s'arrêtent pas nos communes aspirations, puisque j'ai découvert, avec bonheur, qu'il fut également scout. Adorant la vie communautaire comme je l'aimais moi-même, à cette époque. Assez curieusement, c'est d'ailleurs, par ce biais, qu'intervient sa rencontre avec le Théâtre.

De ces impérissables soirées « feu de camp », où, de son aveu, même s'il est un bon spectateur, il n'est qu'un médiocre participant, datent en effet les premiers frémissements de sa naissante vocation théâtrale. Et s'il est maladroit chez les amateurs, comme il se plait d'une manière charmante à le souligner, c'est sans doute qu'il sent déjà confusément toute la différence qui fera de lui un grand professionnel.

Les gens ne le soupçonnent pas toujours, mais pour faire ce métier et surtout en vivre, il faut du talent, bien sûr, mais aussi une bonne dose d'inconscience, une folle témérité, et aussi une certaine chance pour ne pas dire une chance certaine. Mais les dieux sont avec lui, et il va mener une éblouissante carrière de comédien, malgré la guerre et les nombreux avatars d'une époque difficile. Il faut l'avoir vu jouer dans les « J3 » pour comprendre l'immense succès qui fut le sien. Et ce n'était pas un hasard. Il avait le fabuleux don d'être « jeune ». Et je n'ai pas dit « faire », non, « d'être », tout simplement « d'être » !

A trente trois ans, il donnait l'impression d'en avoir dix-huit. C'était un spectacle merveilleux que le tout Paris venait applaudir. Il excellait dans ce répertoire, et s'il n'a pas voulu exploiter davantage ce filon, c'est peut-être que finalement il aimait trop son métier, pour vouloir seulement, j'allais dire « bêtement », être une star, une star cataloguée, cantonnée et finalement prisonnière d'un personnage et d'un système. Non, il se voulait d'abord comédien. De cette espèce rare des « caméléons ». Un vrai, un authentique, un pur. Il voulait exercer son art librement. Le véritable, le « noble » art qui fait la grandeur de notre métier, celui qui consiste pour le comédien à « interpréter » et non pas seulement à « représenter » en fonction d'un physique, d'une apparence seule, ô combien restrictive !

C'est ainsi qu'il se « coulait » avec bonheur dans toutes sortes de rôles différents, au cinéma et bien sûr au théâtre.

Et puis, et puis... ce qui me le rend si attachant, c'est qu'il possédait une qualité bien rare à toutes les époques et dans toutes les professions : c'était un « honnête homme ». De cette espèce si précieuse, faite d'indulgence, d'humanité et d'amitié. Et qui ne semble avoir été créée que pour donner de la joie, du plaisir et du bonheur aux autres, aux siens, à son public !

Oui, Lajarrige était un « honnête homme », « toujours prêt », comme disent les scouts !

**Michel GALABRU**

## AVANT-PROPOS

D'entrée de jeu, je tiens à remercier et à féliciter ses enfants et petits enfants d'avoir mené à bien une entreprise aussi courageuse que remarquable : la publication des souvenirs du comédien Bernard Lajarrige.

Né en 1912, disparu en 1999, Bernard Lajarrige est le témoin passionné et attentif de toute une époque. Issu des Comédiens Routiers, berceau de nombreux artistes, il débute le 15 décembre 1931 dans un spectacle bon enfant qui lui donnera l'occasion de se frotter à un vrai public. Ses notes et appréciations sur ce baptême du feu sont d'une lucidité étonnante. Durant toute sa vie, consacrée à la scène et à l'écran, il ne cessera plus dans son livre de bord, de consigner anecdotes, remarques et fragilité de l'intermittence.

J'ai rencontré plusieurs fois Bernard Lajarrige dans les studios cinématographiques, hier nombreux à Paris et en banlieue. Lieux de mémoire, aujourd'hui disparus, qui marquèrent l'extinction d'un septième art artisanal. Souvenirs d'un temps où, dans les couloirs, spadassins, danseuses en tutu, clochards et gens du monde attendaient, en bavardant, la pose d'un décor ou le réglage des lumières.

Bernard Lajarrige a fréquenté, comme moi et beaucoup d'autres, ces petits matins mouillés de Joinville ou de Boulogne. Tournages brefs ou longs, vrais rôles ou simples répliques, participations importantes ou improvisées, il a tout connu, apprécié, détesté ou adoré. Car la finesse du trait est présente à chaque ligne.

En 1964, j'ai retrouvé Bernard Lajarrige sur le plateau de *La Marquise des Anges*. Le film franco-italo-germano-espagnol de Bernard Borderie auquel je ne souhaitais pas participer. Alors que je venais de terminer *Le Repos du guerrier* avec Brigitte Bardot et Francis Cosne, le producteur me proposa d'incarner Joffrey de Peyrac dans l'adaptation qu'il préparait du roman d'Anne et Serge Golon. Je fus horrifié par la caricature qu'on me demandait d'incarner : Un homme vieux, voûté, bossu et borgne. Après de longues discussions, il devint, petit à petit, présentable avec, en guise de disgrâce de la nature, une claudication de la jambe droite et une longue estafilade sur la joue gauche.

Ma rencontre avec Bernard, qui interprétait de Sancé, père ruiné d'Angélique, eut pour cadre le château de Marigny-le-Cahouët. Perruque grise et barbe en pointe, il resta une quinzaine de jours avec nous avant d'être, sa brochure l'exigeait, tué en défendant sa place forte. Michèle Mercier, Bernard et moi ne pouvions nous douter que ce film allait devenir, grâce à la télévision, aux cassettes et aux DVD, une sorte de saga planétaire.

Je garde de Bernard le souvenir d'un homme charmant, précis, rigoureux, effacé mais efficace, possédant une solide culture et un profond sens de l'humour.

Il faut noter que dans un grand souci de simplification, fréquent chez les gens du spectacle, l'orthographe de Bernard de La Jarrige est devenue Bernard Lajarrige.

Le dictionnaire de Jean Tulard le crédite d'une centaine de prestations. Marc et Yves Allegret, Besson, Gremillon, Autant-Lara, René Clair, Becker, Georges Clouzot, Henri Decoin, Robert Dhery, Bertrand Tavernier, Georges Lautner, Robert Lamoureux, Pierre Schœndœrffer, Claude Chabrol et bien d'autres furent ses metteurs en scène.

Quel générique !

Mais je crois bien que son éducation, son goût de l'équipe, son désir de contact avec le public lui firent préférer le théâtre.

Il remporta, durant plus de mille représentations, un succès quotidien dans la pièce de Roger Ferdinand : « *Les J3* », représentée pour la première fois le 30 septembre 1943 au Théâtre des Bouffes-Parisiens, dans une mise en scène de Jacques Baumer. Il était l'un des cinq élèves de philosophie : Barbarin, fils de Barbarin « Vins et spiritueux » ainsi que le précise l'auteur et que confirme ces quelques lignes de Marcel Pagnol : « La dernière pièce de Roger Ferdinand, « *Les J3 ou La Nouvelle École* » attire aujourd'hui tout Paris, parce que c'est une très jeune et pure histoire d'amour. Certes, la mise en scène de ces potaches qui font du marché noir est extrêmement plaisante. Mais cette satire légère et vive n'est qu'un agrément ; elle ne forme pas le fond de la pièce. Comme toutes les œuvres de Roger Ferdinand, le thème en est simple et classique : une jeune femme, en faisant naître l'amour dans le cœur de cinq adolescents, leur fait comprendre l'intérêt et la gravité de la vie des hommes. ».

Cette comédie devint le porte-bonheur de Bernard ainsi que de François Périer et de sa jeune épouse Jacqueline Porel.

La dédicace de Roger Ferdinand est simple. Par-delà la vie et la mort, elle pourrait être écrite par tous ceux qui ont un jour engagé Bernard Lajarrige :

« A mes interprètes à qui je dois tout, avec mon amitié. »

**Robert HOSSEIN**

## PRÉFACE

Au fait, pourquoi une préface ? Un livre de souvenirs devrait se suffire à lui-même. Si j'écris ces quelques lignes en avant-propos, c'est pour ne pas importuner, par la suite, le lecteur par de vaines considérations psychopathologiques sur l'état d'âme et la vocation de comédien. Toutes les études psychanalytiques sur ce sujet me permettent d'avouer tout simplement que j'ai exercé le métier de comédien parce que je ne pouvais pas faire autre chose, parce que je suis de nature rêveuse et imaginative ! Les études secondaires, poursuivies avec difficultés, n'ont fait que guider mon imagination, avec l'aide des grands : Montaigne, Racine, Molière, Shakespeare, Voltaire, Rousseau et j'en passe ! Ceci m'a permis dans la vie de ne pas trop dérailler ou perdre mon temps jusqu'à présent !

Au départ, ce qui a compté pour moi, avant tout, c'est de créer des personnages le plus souvent loin de moi-même. J'ai gardé à mon âge la même disposition d'esprit et chaque nouveau rôle m'apporte un regain de joie et de recherche instinctive. Cet état d'âme ne fait que confirmer mon point de vue qui pourrait faire office de loi : Ce qui frappe dans la vie, ce sont les PERSONNAGES que nous offre à l'infini la nature humaine, qui se rapproche, souvent d'ailleurs, de la nature animale ou même végétale. Comme le dit Diderot : « Tout est dans tout ». En y réfléchissant, un grand nombre de célébrités historiques ou politiques n'ont réussi à s'imposer à partir de motivations intérieures, qu'en arrivant à se créer leur personnage, essayant le plus souvent d'incarner l'idée de Patrie ou de parti. Comme pour les pièces que l'on joue trop longtemps, ce sont des rôles difficiles à tenir sur la durée !

Grâce aux auteurs, le roman, le théâtre et tous les arts du spectacle tentent de transposer cette vision des personnages à travers des situations plus ou moins compliquées et des psychologies plus ou moins évoluées. Le comédien sert de relais en apportant son instinct et son imagination pour styliser et marquer, sans en avoir l'air, de préférence, les intentions de l'auteur. Cette transposition du personnage à la scène est le fruit d'une approche très subtile où tout excès risque de briser les intentions de l'auteur et de mettre en avant la personnalité de l'acteur. Cet excès fut de mode au XIXe siècle et au début du XXe siècle, car le public, sans télévision et sans cinéma, n'était habitué qu'aux spectacles vivants et recherchait, avant tout, la personnalité de l'acteur. Les monstres sacrés, comme on les appelait, ne demandaient que cela et ils se jouaient leur propre comédie dans la comédie. De Max, que j'ai vu lorsque j'étais enfant, m'a laissé dans le genre un souvenir extraordinaire ; il en sera question dans ce livre le moment venu. Mais à la même époque, il existait aussi des grands artistes qui, fuyant toute forme outrancière d'exhibitionnisme, se contentaient d'une profonde vie intérieure de leurs personnages ; citons, entre autres, Réjane et

Lucien Guitry. Il ne faut pas croire que ce mode d'excès soit abandonné de nos jours. Je connais des comédiens de grand talent, à la nature généreuse, qui préfèrent se jouer eux-mêmes plutôt que l'auteur. Bien qu'ils en soient un peu éclaboussés, les grands classiques résistent à tous ces genres d'expériences ! Mais les auteurs modestes retombent vite dans l'oubli !

D'après les psychanalystes, une forme d'exhibitionnisme serait à la base de toute vocation d'artiste dramatique. Étant de nature timide, il est possible qu'un certain désir d'exhibition refoulé se soit reporté sur des personnages que j'avais besoin de faire exister. Mais ce n'est jamais moi-même que j'ai voulu montrer au public, je n'aurais jamais eu l'audace de toutes les excentricités que les personnages m'ont poussé à manifester.

Partant de personnages, il est possible que des comédiens se laissent entraîner à leur propre exhibition, aidés en cela par le désir d'arrivisme et encouragés par la presse, la télévision et la publicité en général. C'est une activité de ma profession qui ne m'a jamais intéressée et, si je m'y suis astreint, c'est souvent pour assurer les biens matériels d'une nombreuse famille, comme on le verra par la suite. En tout cas, dans la vie courante, je n'ai jamais joué que le personnage d'être moi-même et non le genre « rigolo » pour noces et banquets ! Ce qui ne veut pas dire que je ne sais pas rire avec mes camarades après le spectacle, source de joie et d'excitation, et qu'il est difficile d'arrêter net, d'où la tradition du souper chez les comédiens, tradition qu'il faut d'ailleurs savoir rompre assez souvent si l'on ne veut pas tomber dans la monotonie. Une certaine réserve, qui est le fond de mon caractère, m'a fait reculer à l'apparition d'une trop grande célébrité consécutive au succès d'un personnage populaire, celui de Barbarin dans *Les J3*, pièce écrite par Roger Ferdinand et jouée mille fois aux Bouffes Parisiens. Par la suite, ayant refusé plusieurs propositions pour refaire ce personnage, je suis sans doute passé à côté du grand vedettariat comique. Mais j'ai eu le sentiment de ne pas perdre ma liberté ! Cela m'a valu quelques brouilles, surtout avec les producteurs, car je ne m'étais pas incliné devant la loi du show business !

« Je ne regrette rien », comme le dit si merveilleusement Edith Piaf et, si c'était à refaire, je recommencerais ! Il faut beaucoup de courage et d'endurance pour maintenir toute une vie un personnage de marque. Ce ne fut pas mon cas, le rêve et la diversité m'ont trop attiré et je suis très reconnaissant au public qui a suivi avec bienveillance mes quelques essais.

En conclusion, je ne considère pas qu'écrire ses mémoires soit un besoin d'exhibition, mais plutôt le désir de se sécuriser dans le présent en retraçant le chemin parcouru depuis son enfance ; travail intime et sincère qui aura peut-être l'heureuse issue d'amuser le lecteur en lui faisant découvrir que la réalité dépasse souvent la fiction.

**Bernard Leynia de LA JARRIGE**

# PETITE ENFANCE ET ADOLESCENCE

## NICE 1917 - PROMENADE DES ANGLAIS

Il fait beau. Parmi les promeneurs, un monsieur à moustache soulève son canotier de paille pour saluer une jolie femme de trente-trois ans qui tient par la main, d'un air distrait, un petit garçon aux boucles blondes. La dame est vêtue d'un bel ensemble gris, composé d'une jupe longue serrée à la taille et largement évasée dans le bas et d'un petit casaquin de même couleur sur un beau chemisier blanc. Elle porte, posé bravement sur le haut de sa tête, un adorable petit chapeau aux bords relevés.

Le petit garçon, malgré la chaleur, porte un costume de velours brun, orné de quatre gros boutons blancs, qu'égaye une pochette blanche brodée. Un large col blanc rabattu, un pantalon serré au-dessous des genoux par deux boutons, une paire de longues guêtres de cuir se rabattant sur les chaussures, complètent l'ensemble.

La jolie dame est Adrienne des Mazis, épouse Leynia de La Jarrige, et le petit garçon aux boucles blondes est Bernard, Raoul, appelé Nono - il a souvent dû dire non ! - né le 25 février 1912 à Saint-Mandé. Il a eu beaucoup de mal à venir au monde car sa mère, de santé fragile, avait auparavant fait trois fausses couches et lui-même est né deux mois avant terme. Le père, docteur en médecine, a su utiliser ses connaissances pour lui permettre de vivre en lui apportant la chaleur nécessaire à sa survie grâce à des bouillottes d'eau chaude.

Après avoir répondu par un joli sourire au monsieur au canotier, la dame se dirige avec son enfant vers une curieuse chose qui émerge de l'eau, solidement appuyée sur une forêt de pilotis. Il s'agit du bâtiment que l'on appelle Le Palais de la Jetée Promenade ou Casino de la Jetée. L'édifice, construit dans le style hispano-mauresque 1900, représente, pour les Niçois, l'équivalent de la Tour Eiffel pour les Parisiens. Érigé à l'entrée de la Promenade des Anglais, devant le square Masséna, il est impossible de ne pas y prêter attention et difficile de résister à l'envie d'y entrer. C'est ce que vont faire le petit garçon et la jolie dame. Le petit garçon ne paye pas l'entrée mais la caissière remet à la maman deux tickets : l'un permet l'accès au salon de thé et aux salles de jeux, l'autre d'aller à la petite salle de cinéma située juste en face de l'entrée. Le spectacle y est permanent et dure, chaque fois, une heure.

La jolie dame s'installe à une table qui lui est réservée à l'entrée du salon de thé, sort d'un sac en papier un paquet de lettres et se met à son travail journalier de graphologue. Elle doit avoir une bonne clientèle car trois personnes assises l'attendent déjà.

Le petit garçon réclame le ticket de cinéma et se précipite vers la salle de spectacle.

« Ne reste pas trop longtemps et reviens me voir », lui dit la jolie dame.

« Oui, maman. »

Et c'est ainsi que tous les jours, pendant un an, j'ai vu plusieurs fois un très grand nombre de films, car je revenais à chaque séance avec les tickets que l'on me donnait ou que je ramassais !

Je me souviens avoir vu un grand nombre de films historiques avec des personnages en costume ; certains étaient même en couleur. Mais j'ai surtout vu beaucoup de films de Charlot, alors très en vogue. Il y avait aussi des Fatty, dont le héros était très gros, mais c'étaient les films de Charlot qui me plaisaient le plus. Une fois les séances terminées, le petit garçon s'amusait énormément en faisant le tour du Palais et en jouant à cache-cache tout seul, dans tous les recoins de l'immense bâtiment.

À sept heures du soir, après avoir traversé le cher square Masséna, la maman et le petit garçon prenaient un tramway pour regagner leur pension de famille située assez loin, près de la gare. Nous dînions rapidement dans la grande salle du restaurant puis nous remontions dans notre chambre et ouvrons l'armoire à glace d'où émanait une curieuse odeur, un parfum où se mêlaient les senteurs de l'eau de Cologne, du miel, du beurre, de la confiture et des gâteaux secs. Nous nous confectionnions des tartines de beurre au miel. Le menu de la pension devait être assez frugal car j'ai le souvenir que le meilleur moment de la journée était l'ouverture de cette armoire. Les jours s'écoulaient ainsi. Je n'ai le souvenir d'aucune école mais celui de longs moments passés dans la rue à découvrir des cachettes et à dévaler la pente, juché sur une trottinette que des roues de bois, recouvertes de gros clous, rendaient fort bruyante. Mon trajet était toujours le même : tourner autour du pâté de maisons, remonter la rue parallèle et, poussant l'engin pour retrouver la pente, la dévaler de nouveau en faisant encore beaucoup de bruit. Pendant ce temps, dans sa chambre, ma mère écrivait des poèmes et jouait du violon. La pension de famille se situait dans une des rues qui descendent vers la gare. Mon autre distraction était de monter et de dévaler indéfiniment l'escalier qui donnait accès à la place de la Gare. Comme on peut le constater, ce petit garçon, élevé seul par une mère poète, ne pouvait que rêver et imaginer tout un monde bien à lui, aidé aussi par les séances journalières de cinéma.

Un jour, un monsieur habillé en militaire est venu nous voir. C'était mon père, capitaine médecin au front dans un régiment d'artillerie. J'avais cinq ans et il ne m'a laissé qu'un souvenir très vague.

En dehors de Nice, je me souviens de la pension *Frisia* à Beaulieu-sur-Mer. Elle était face au petit port et je revois mon va-et-vient entre le bord de mer et la terrasse de la pension avec un seau dans lequel se débattaient les crabes que me donnaient les pêcheurs. L'un d'eux m'ayant pincé alors que je les laissais courir sur la terrasse, je n'ai plus persisté dans ce genre de distraction.

1917 fut une grande période de guerre. Les Américains vinrent à la rescousse des Français qui s'épuisaient dans une terrible hécatombe. Je revois encore cette époque, avec de nombreux soldats français, la tête enserrée dans des bandages et marchant avec des béquilles. Durant leur convalescence, ils séjournèrent à la

pension de Beaulieu et portaient leurs vêtements militaires en désordre. Quant aux Américains, je les situe plutôt à la pension de Nice. Je les revois, entrant en riant avec leurs grands chapeaux scouts ; ils occupaient le plus souvent la salle de réception de l'hôtel. Ils me donnaient des bonbons mais ils me faisaient aussi un peu peur car, assis à plusieurs sur le piano, ils bombardaient mes jolies boucles blondes avec des chewing-gums. J'essayais de me dépêtrer de cette glu, ce qui les faisait beaucoup rire. Ils n'étaient pas méchants, seulement un peu bêtes. Je me réfugiais, alors, dans la chambre de maman. Celle-ci tempêtait devant les dégâts occasionnés à ma chevelure et elle devait souvent avoir recours aux ciseaux pour y remédier.

Un autre souvenir marquant concerne un jour de fête à la pension. Pour distraire les soldats américains, on avait organisé un bal costumé, et l'apparition d'un faux Charlot comme celui du cinéma me laissa longtemps rêveur. Par la suite, lors du tournage d'un film près de l'hôtel, j'ai revu aussi un faux Charlot. Il courait avec sa canne, derrière une voiture qui dégageait une grosse poussière. Il s'asseyait sur le porte-bagages, la voiture faisait le tour du pâté de maisons, puis Charlot descendait, courait de nouveau vers la voiture, même poussière, même odeur d'essence. La scène fut répétée cinq fois de suite. Je ne comprenais pas très bien, mais ce fut un grand jour pour moi !

Un autre souvenir s'attache à la ville de Nice : celui d'un vieux monsieur avec de longs cheveux gris et un chapeau tout cabossé. Une fois par semaine, il venait s'installer sur un banc du square Masséna. Alors, un vol de moineaux se posait près de lui et un groupe de petits enfants, dont je faisais partie, accourait. Il ouvrait sa valise et distribuait des miettes de pain, des petites maisons fabriquées avec de vieilles boîtes d'allumettes, de grosses boules de papier multicolore, des mirlitons en carton. La distribution revêtait un caractère cérémonieux, ensuite chacun s'envolait dans son coin avec son butin. J'ai rarement été absent le jour de cette distribution, sauf le jour où, dans le square, un grand chien m'a mordu la main ; je revois l'affolement de ma mère... la pharmacie toute proche. Ce qui ne m'a pas empêché d'avoir presque toute ma vie un chien pour compagnon !

Ainsi s'arrête Nice 1917.

## **78, RUE BOISSIÈRE - PARIS XVIème**

Après l'Armistice, mon père a récupéré sa famille plus une vieille dame : ma grand-mère, la comtesse des Mazis. Je l'appelais Bichette et lui faisais beaucoup de farces en me cachant sous les portes cochères de l'avenue Malakoff ou Raymond Poincaré. Ma grand-mère s'habillait de façon assez excentrique, avec de grands chapeaux et beaucoup de bijoux - faux, bien entendu - mais je la revois, toujours vêtue de noir. L'appartement, sombre et triste, était situé au second, au-dessus de l'entresol. Dans le couloir d'entrée, dont le sol était recouvert d'une moquette beige, s'ouvrait, près d'une commode, une bouche de chaleur : c'était mon domaine, comme la bouche du

métro est celui du clochard. La belle dame de Nice avait maintenant trente-sept ans. Elle sortait rarement de sa chambre et souffrait souvent de migraines. Elle écrivait des poèmes et jouait du violon. Mon père, oto-rhino, dont le cabinet de consultations était situé 17, rue Montmartre, nous quittait après le déjeuner et ne revenait que vers huit heures du soir. Je commençais à faire sa connaissance ; je lui disais « vous », comme à ma mère et, finalement, il n'y avait pas beaucoup d'intimité entre nous. C'était un monsieur de taille très moyenne qui portait une moustache à l'américaine et les cheveux plaqués en arrière. Sa tenue était toujours très soignée et il portait pour sortir un feutre gris à bords roulés.

À six ans, dans un petit cours privé, tenu par mademoiselle Mallatré au 123, rue du Ranelagh, je découvris les études. Pourquoi si loin de la rue Boissière ? Parce que mon oncle, Louis de La Jarrige, dessinateur animalier, habitait à côté du cours. Je goûtais chez lui tous les jours, cela évitait que l'on vienne me chercher à heure fixe ! J'aimais beaucoup aller chez l'oncle Louis. Auprès de mes deux cousines et de mon cousin, plus âgé, qui possédait déjà une locomotive à vapeur, je trouvais toute l'animation qui me manquait. J'aimais regarder les dessins de faisans, de lièvres, de lapins, mais surtout le théâtre d'ombres chinoises. Ce dernier avait été fabriqué à l'aide d'une porte dont on avait ôté le panneau, qui avait été remplacé par une grande feuille de papier calque tendue. C'était alors un défilé de poissons au fond de la mer avec des algues et des sirènes, puis une attaque de diligence par les Indiens, etc. Je découvrais une vie et une chaleur absentes du milieu familial où, en face d'un certain mutisme, je me sentais étranger.

Bernard n'avait plus ses boucles blondes et il était tombé amoureux, au cours Mallatré, d'une jolie petite fille aux boucles blondes. En classe, elle lui souriait, il ne jouait pas avec elle à la récréation, mais elle lui souriait ! Cela suffisait pour envisager le rêve le plus fou : lui offrir une poupée. Celles proposées par les magasins de jouets n'intéressaient pas notre amoureux et il demandait sans cesse que l'on repassât devant la boutique d'un teinturier de l'avenue Victor Hugo, qui avait orné sa vitrine d'une ravissante petite poupée ancienne, revêtue d'un costume bien propre ; c'est cette poupée que Nono voulait, sans savoir comment s'y prendre car elle n'était pas à vendre ! Le fait de s'arrêter souvent devant l'objet de ses désirs le calmait ; il rêvait et s'imaginait apportant la poupée à son amour. Le scénario inventé lui suffisait, il repartait content, quitte à revenir le lendemain. Amour précoce qui annonçait déjà ceux qui ont pu me poursuivre toute ma vie.

Les jours s'écoulaient, assez monotones, avec le souvenir que l'on me déposait souvent chez les uns et chez les autres. Il y avait la comtesse des Loges, vieille dame ruinée, que je ne voyais qu'en robe de chambre. À longueur de journée, elle s'adonnait à la broderie sur soie. Elle brodait de très grosses fleurs qu'elle dessinait elle-même. Elle me donnait des Crayolor et je passais mon temps à plat ventre à crayonner des formes abstraites. La comtesse, entre deux quintes de toux, s'exprimait de façon très distinguée.

Une autre fois, on me déposa chez Nelly, une très belle jeune fille qui résidait avenue Bugeaud. Elle m'emmenait avenue du Bois avec un cerceau. Je me souviens très bien de Nelly et de son parfum qui me donnait mal au cœur.

Un jour, grand branle bas rue Boissière : nous allions assister aux fêtes de la Victoire à l'Arc de Triomphe. La place était noire de monde. Il y avait, aux quatre coins de l'Arc, d'immenses catafalques qui me paraissaient en carton et sur lesquels étaient peints des lauriers et des dorures. Officiers à cheval en tête, des régiments de soldats en bleu horizon défilèrent. J'étais très fier de mon petit drapeau en papier ; de nombreux spectateurs utilisaient des périscopes en carton.

Je devais avoir sept ans lorsque j'entrai au collège Lacordaire dirigé par les dominicains, rue Saint-Didier. De nos jours, le bâtiment est le siège d'un ministère. Plus de filles mais beaucoup de garçons. Je découvris les billes, les échasses et le ballon de rugby avec lequel jouaient les grands. Les jours de congés étaient assez tristes, rue Boissière. Mon repaire restait toujours la bouche de chaleur ainsi qu'un grand couloir, à peine éclairé, bordé d'un placard muni de portes à glissières ; c'était le couloir menant de la cuisine à la salle à manger. Mon grand plaisir était de m'installer dans une malle en osier, attelée à un mouton presque grandeur nature qui sentait bon la vieille laine ! En m'appuyant sur les murs, j'arrivais à avancer en m'imaginant de grands voyages ! Je n'avais toujours pas d'amis et je n'osais déranger ma mère qui, dans sa chambre dont tous les meubles étaient encombrés de livres, jouait du violon ou écrivait des poèmes sur des tas de feuilles volantes. Vers cinq heures, maman m'appela : « Bernard, viens vite mon chéri, nous allons prendre l'air. » Préparatifs de sortie, tramway, les Tuileries - le temps de faire un tour sur les chevaux de bois - et, vite, la librairie Smith, rue Cambon. Une bouffée de la bonne odeur des livres anglais et nous montions au salon de thé du premier étage. Des petits carreaux opaques comme des tessons de bouteilles ornaient les fenêtres, et le menu du goûter était dans la tradition anglaise : bones, toasts et thé au citron. Et voilà, le bol d'air avait été pris !

Je n'étais plus demi-pensionnaire et les repas rue Boissière étaient monotones. Mon père et ma mère se tenaient en vis-à-vis, j'étais au milieu. La conversation restait très réduite, chacun rêvant dans son domaine.

Une seule chose m'amusait : il y avait, sous le tapis, dans le plancher, une sonnette pour appeler Florence, la cuisinière ; j'étais chargé d'y appuyer. Presque quotidiennement, le menu se composait de purée de pommes de terre, de beefsteaks bien gris, cuits dans du beurre, et de petits suisses pour le dessert. Ma mère était allergique au vin et aux pommes et il n'y avait que de l'eau d'Evian sur la table. Après un café très fort, une cigarette Capstan, mon père rejoignait sa clinique ; je revois, encore sa silhouette tournant le coin de la rue.

Malgré cette ambiance morose, je gardais une nature assez souriante et je disais, paraît-il : « Quand je serai grand, je ferai ma poire ! »

Je me vois, maintenant, obligé d'ouvrir une parenthèse afin d'essayer de comprendre le drame de ce couple qui communiquait si peu.

Mon père, issu d'une vieille famille, originaire de Corrèze, avait dû subvenir très tôt à ses besoins car les revenus modestes de mes grands-parents ne pouvaient suffire à l'éducation de leurs six garçons. Jean fit donc ses études de médecine tout en étant commis électricien. Après son travail, lorsqu'il avait remis sa voiture à bras, il se plongeait toute la nuit dans ses livres. Il parvint ainsi à obtenir son diplôme le 17 avril 1902. Il s'installa comme médecin généraliste à Montreuil-sur-Seine. Sa clientèle était essentiellement populaire et composée aussi de gitans habitant la Zone - ma mère ne pouvant me nourrir, j'ai eu une nourrice gitane. La situation de mon père, parti de rien, devenait importante. Il donnait de nombreuses consultations à domicile et un fiacre restait à sa disposition nuit et jour.

Au cours de l'une de ses consultations, il fit la connaissance d'Adrienne des Mazis, issue d'une très ancienne famille dont la généalogie remonte jusqu'à l'époque de la bataille d'Azincourt ; l'un de ses ancêtres, alors âgé de quatre-vingts ans y fut même tué dans sa cuirasse. Cette jeune fille faisait partie de ces aristocrates ayant perdu toute leur fortune en raison des ventes successives de tous les éléments de leur patrimoine. L'amour, guidé aussi par un esprit chevaleresque, décida mon père à sortir cette jeune fille de bonne famille de la gêne où elle vivait en compagnie de sa mère.

Ma grand-mère maternelle, née Lucie de Piépape, appartenait également à une très ancienne famille descendant de celle de Saint Bernard. Son mari et deux de ses autres enfants avaient été victimes de la tuberculose.

Le mariage de mes parents eut lieu en 1902, ma mère avait vingt ans et mon père vingt-sept ans. Ils étaient de natures très différentes. Mon père, homme pondéré et d'un très grand dévouement, a dû être charmé, au début, par le côté assez fantaisiste de ma mère. Seulement, cette dernière étant de santé fragile en raison d'une lourde hérédité, il fallut attendre dix ans, après trois accidents, pour que je naisse. Tous ces soucis de santé ont dû assombrir rapidement la vie du ménage ; de plus, mon père était débordé de travail. Le goût d'atteindre une situation sociale importante le portait à un train de vie de plus en plus lourd. Il acheta sa première voiture en 1903 et je possède encore son certificat de capacité pour conduire les voitures « à pétrole » ! Jusqu'à ma naissance, en 1912, ils vécurent à Montreuil. Fatigué par son surcroît de travail, mon père décida alors de se spécialiser en oto-rhino. Il repassa des examens puis s'installa rue Boissière. La santé de ma mère ne s'améliora pas et la mienne se détériora. À l'âge de six mois, il fallut me fixer sur une planche avec des sangles pendant trois mois car ma colonne vertébrale se mettait en tire-bouchon !

Pour tout arranger, la guerre de 1914 arriva. Mon père, mobilisé immédiatement, nous envoya dans des villes d'eaux puis finalement à Nice. Mais je reviens à mes propres souvenirs d'enfance.

## LE COLLÈGE LACORDAIRE

En 1919, je suis donc en septième, dans la classe de monsieur Chotard, un très brave homme portant une moustache blanche et une barbe en pointe. Au moment d'écrire ces lignes, je m'aperçois, en regardant les photos de classe, que j'ai beaucoup de difficultés à me rappeler les noms des autres élèves. Je me souviens des nommés de Boissieu, de Fontanges, de Freisseiks, Soyer, Petit et Bancel. C'est avec ce dernier que je vais connaître ma première amitié ; il habitait rue Boissière et nous faisons le trajet ensemble. Petit à petit, des relations se créant avec les parents, les invitations se succédèrent : goûters, etc. Les jeudis commencèrent à être un peu plus animés. Monsieur Bancel, après avoir débuté comme paveur public, était devenu un important entrepreneur de travaux publics. Son appartement était plus grand que le nôtre et décoré dans le style qu'affectionnaient les nouveaux riches de l'époque ; les meubles modernes tranchaient avec les meubles anciens que possédaient mes parents. Roger Bancel avait des jouets qui me semblaient extrêmement luxueux : Une patinette à ressorts, une voiture à pédales ! Je n'avais que la rue à traverser pour entrer dans ce nouveau domaine. Une amitié réciproque se noua entre monsieur Bancel et mon père, tous deux ayant été des lutteurs pour parvenir à se créer une meilleure situation. Madame Bancel, petite femme brune à l'œil vif et qui avait trois autres enfants, nous conduisait souvent au cirque ou au Théâtre du Petit Monde - je préférerais le cirque pour l'odeur !

Il y avait aussi un très bel appartement où j'allais pour jouer, celui de Robert de Romilly, rue Emile Ménier, près du rond-point Bugeaud. Je l'avais rencontré avec ma mère au salon de thé. L'ambiance de cet appartement était encore plus fastueuse que chez les Bancel. Les De Romilly possédaient une voiture de maître avec chauffeur portant casquette. Là encore, on s'occupait de distraire les chers petits. Lors des promenades au Bois, j'étais assis sur le strapontin face aux deux dames de Romilly, mère et fille. Le grand bonheur était d'avoir le droit d'appuyer sur une sorte de poire acoustique et de parler au chauffeur. D'autres fois, on nous emmenait prendre le thé ou faire des courses dans les grands magasins.

Certains jeudis, un loueur du Pathé Baby venait nous donner des séances à domicile avec des films de Charlot, encore ! Souvent, en fin de séance, je voyais apparaître un gros monsieur avec un cigare, c'était monsieur de Romilly qui revenait de son Cercle. Lorsque je n'allais pas chez les uns et chez les autres, j'avais l'autorisation de me rendre dans un petit cinéma près de la place Victor Hugo : le Ciné. Là encore, je voyais des Charlot dont je ne me lassais pas. Je ne fus déçu qu'une fois, le jour où le film de Charlot annoncé fut remplacé par *L'Opinion publique* ! Je n'y ai rien compris ! Je ne sais pas pourquoi, mais je sentais que les amis chez qui j'allais le jeudi ne pouvaient pas devenir de vrais amis. Le luxe qui régnait chez eux m'intimidait, je n'étais pas à l'aise et craignais toujours de casser quelque chose. D'autre part, j'avais un autre copain qui venait quelquefois jouer à la maison et dont la mère était marchande de

journaux. Quand elle venait le rechercher, elle avait l'air malade et dégageait une odeur assez nauséabonde. Je constate que mes souvenirs d'enfance sont très olfactifs.

Ce n'est qu'en sixième que j'ai fait la connaissance de Jacques Laurent Plesse. Nous sommes devenus les meilleurs amis du monde et nous le sommes toujours restés. Il pratiquait en classe un humour à froid qui me mettait en joie ! Son père ayant été tué à la guerre, il vivait avec sa mère, 4, rue du Dôme.

Nous avions, comme professeur, monsieur Soulon. L'ambiance à Lacordaire était très décontractée et donnait plus l'impression d'être celle d'un lycée plutôt que celle d'un collège religieux. Les professeurs étaient des laïcs et les dominicains étaient là pour organiser le catéchisme et surtout les jeux pendant la récréation. Ils y attachaient beaucoup d'importance. Je revois encore le père Métayer, devant la porte de la réserve, distribuant les accessoires : échasses, cannes rustiques de hockey, ballons, etc. Il avait un bon air rigolard que nous aimions tous. En sixième, je fis ma première communion. Ce fut une grande pause récréative dans les études car, pendant huit jours, nous avons fait une retraite et nous n'allions plus en classe. Nous étions tous demi-pensionnaires et ce fut une découverte que de prendre les repas en groupe. Entre les exercices religieux, on nous emmenait jouer au foot sur les pelouses du bois de Boulogne.

Au cours de ces journées de recueillement, je me souviens du thème de l'entretien qu'aborda notre aumônier. C'était l'époque du grand succès de Maurice Chevalier : *Dans la vie faut pas s'en faire*. Prenant fait et cause contre cette chanson, le brave père nous disait avec force :

« Eh bien si, mes enfants, dans la vie il faut s'en faire ! ».

Le jour de la première communion, nous portions tous des costumes Eton : pantalon gris rayé, courte jaquette noire avec gilet gris, col rabattu empesé avec cravate. Nous ressemblions à de jeunes Anglais. Que de frais pour les parents ! Après la cérémonie, nous sortions sagement devant les parents émus lorsque j'avisais un vieux monsieur avec d'énormes favoris en forme de côtelettes ; je poussais du coude mon ami Laurent :

« Regarde le vieux, cette tête qu'il a ! »

« C'est mon grand-père ! », me dit Jacques.

Premier sentiment dans ma vie d'une grosse gaffe !

Je restais plutôt dans les derniers de la classe. Disons que j'étais le cancre pas spécialement chahuteur mais dont l'esprit était toujours ailleurs. Je tombais dans mes rêves et ne parvenais pas à comprendre ce qui se passait. Pour les arts, je n'étais guère doué, j'étais nul en dessin et en musique. Ma mère, qui était une comédienne refoulée et prenait des leçons de diction avec Pierre Bertin, me fit donner des cours de piano par mademoiselle Bertin ; sans aucun résultat. J'allais ensuite à l'école de violon où les résultats s'avèrent également nuls.

## LE COLLÈGE SAINT-LOUIS DE GONZAGUE

Après une sixième très faible à Lacordaire, mon père décida de me mettre chez les jésuites, à Saint-Louis de Gonzague, rue Franklin. Je redoublais ma sixième dans ce nouveau collège. L'ambiance y était totalement différente. Autant chez les dominicains on ne sentait pas d'emprise, autant chez les Jésuites tout était organisé à la minute près. Tous les jours, nous entrions à l'école à huit heures moins dix ; à huit heures, nous suivions la messe avec toutes les classes ; chacun avait, devant sa place, un gros missel. Les gestes rituels étaient rythmés par un claquoir : debout, assis, à genoux... Nous chantions du grégorien en latin. Ce fut pour moi les premières sensations de représentations théâtrales à répétition, avec les enfants de chœur en dentelles blanches sur fond rouge, et la première attirance d'un rôle à jouer. J'aimais bien la chaleur que dégageait cette chapelle où se mêlaient les odeurs de l'encens et de l'encaustique. À moitié endormi, j'y rêvais à l'aise.

L'étude commençait à huit heures et demie ; à neuf heures, nous entrions dans les classes. Les professeurs étaient des prêtres. Celui de sixième était un vieux monsieur bedonnant. Bien que redoublant, j'avais des difficultés à suivre. On commença l'apprentissage du latin, j'aimais assez cela ; mais en histoire et en géographie, ce n'était pas brillant !

N'étant pas demi-pensionnaire, je faisais quatre fois le trajet entre la rue Boissière et la rue Franklin en passant devant le Trocadéro. Je portais une casquette bleue à visière en cuir bouilli noir car nous avons l'obligation de l'avoir sur la tête ! C'est au cours de ces va-et-vient que je rencontrai la vraie folle de Chaillot qui inspira Giraudoux. Elle était vêtue de robes superposées plus ou moins déchirées et de châles qui traînaient jusqu'à terre. Très maquillée avec des yeux très noirs et une bouche très rouge, elle ressemblait à un clown blanc. Coiffée d'un grand chapeau orné de plumes, de fruits et de fleurs, portant à la main un grand sac d'où débordaient des papiers et des chiffons, elle arpentait souvent l'avenue Kléber en chantonnant et en se retournant pour invectiver des personnages imaginaires. C'est lors de ses retournements que nous arrivions, avec mes copains, à lui accrocher des poissons d'avril dans le dos... Cet âge est sans pitié ! Elle nous houspillait et nous nous sauvions en nous dissimulant sous les portes cochères, quitte à recommencer plus tard !

Les jeudis, il n'y avait école que le matin. L'après-midi, j'allais souvent chez mon ami Jacques Laurent qui continuait sa cinquième à Lacordaire. J'aimais cet appartement assez simple de la rue du Dôme. Comme rue du Ranelagh, il y avait une salamandre qui chauffait tout l'ensemble et j'y retrouvais l'ambiance discrète qui régnait chez mon oncle Louis. Jacques inventait et dessinait de merveilleuses têtes d'Indiens dont il décorait tous les couloirs ; de plus, il possédait un train électrique. Tout cela me changeait de la vie austère que je menais chez les Jésuites. À Saint-Louis de Gonzague, l'emploi du temps du dimanche matin était chargé. Nous portions, tous, nos uniformes de gros drap bleu foncé à très larges revers, tenus par deux grandes rangées de boutons dorés.

À huit heures se déroulait la petite messe de communion, à huit heures trente, nous prenions notre petit déjeuner au réfectoire : un bol de chocolat avec de gros yeux de graisse jaune qui flottaient au-dessus. De neuf heures à dix heures, nous suivions un cours d'instruction religieuse. Après la récréation, nous assistions à la grand-messe, servie par six enfants de chœur, qui durait jusqu'à onze heures trente. À partir de cette heure, nous étions en congé.

Le dimanche, après le collège, j'allais assez souvent, avec mon père, déjeuner au château de la Briche, près de Saint-Sulpice de Favières. Ce château était occupé par des cousines de ma mère, deux vieilles filles qui avaient fait le vœu de chasteté en raison de la maladie héréditaire qui frappait leur famille. Elles vivaient en compagnie de leur frère, Guillaume, qui ne savait prononcer que des phrases inaudibles qui se terminaient par : « Cochon de bon dies ! ». On l'appelait Pépère, il prisait et regardait à longueur de journée des petits moulins à vent que le vieil Antoine, le valet de chambre, lui installait dans les arbres. L'une des sœurs se passionnant pour la photographie, un studio lui avait été installé dans la véranda attenante à la salle à manger. Il y avait là de faux rochers devant une toile de fond grise et, un peu partout, un mélange de plantes vraies et artificielles. Je servais souvent de modèle. Après une très longue mise au point derrière l'énorme appareil, ma tante appuyait sur une poire. Elle réalisait trois ou quatre clichés qu'elle emportait ensuite dans son laboratoire, situé au bout du parc et nous ne la revoyions plus de la journée.

Pour la petite histoire : c'est dans ce parc qu'Alfred de Vigny, parent des ancêtres de ma mère, composa *La Mort du loup*.

Mon père, en tant que docteur, était très bien accueilli à la Briche où on lui demandait souvent des conseils. La seconde cousine, confite en dévotion, était atteinte d'une sorte de folie mystique et je l'entends encore, marmonner continuellement des prières. À part le fils du jardinier, je n'avais pas beaucoup de copains avec qui partager mes jeux, mais je faisais tout de même de grandes parties de cache-cache. Quelquefois, je suivais mon père à la chasse dans la plaine ; c'était sa seule distraction avec le bridge.

À cette époque, j'avais environ onze ans. Sur les conseils de mon cousin Georges - celui de la rue du Ranelagh - mon père accepta que je fasse partie d'une troupe de scouts. Il trouva que cela serait une excellente occasion pour moi de prendre l'air.

## DÉCOUVERTE DU SCOUTISME

Le local des scouts se situait sous une des cours de la chapelle Saint-Honoré d'Eylau où des caves avaient été construites en prévision d'un grand ensemble, destiné à servir de presbytère. Cette découverte du scoutisme me plut beaucoup. Elle rompait, enfin, le cercle fermé dans lequel, fils unique, je vivais ; le collège n'étant qu'une astreinte.

Il faut dire que je tombais à la bonne époque du mouvement scout. Il venait d'être importé d'Angleterre et reposait sur les principes inventés par Baden

Powell qui s'était inspiré du *Livre de la jungle* de Kipling. Trois mouvements furent créés à cette époque : les Scouts de France, d'obédience catholique, les Unionistes et les Éclaireurs de France, d'influence protestante ou libre penseur. C'est à la paroisse Saint-Honoré d'Eylau que se sont formées les premières troupes, composées de trente à quarante garçons chacune et divisées en quatre patrouilles, baptisées de noms d'animaux. Je fus affecté à la 5<sup>ème</sup> Paris, à la patrouille du Cygne. La 1<sup>ère</sup>, la 2<sup>ème</sup> et la 6<sup>ème</sup> Paris occupaient aussi les caves. Chaque troupe se distinguait par un foulard de couleur différente, le nôtre était marron clair.

Au début je fus V. P. - visage pâle - et je n'eus droit au costume que deux mois après.

Un des grands principes était de se différencier totalement du système de patronage existant depuis longtemps et dirigé souvent par des prêtres. C'est Paul Caze qui se lança le premier dans l'aventure. Il y fut encouragé par un vieux prêtre, paralysé des deux bras, le chanoine Cornette. Paul Caze était un grand jeune homme de plus de vingt ans avec une belle tête d'aigle ; il était passionné par les Peaux Rouges. Il exploitait tout ce qui se rapportait aux coutumes des Indiens pour former les jeunes scouts. Il termina d'ailleurs sa vie comme conseiller du président des États-Unis pour les affaires indiennes.

Pour les plus jeunes enfants, il existait des troupes de Louveteaux dirigés par des cheftaines. À douze ans, j'entrai directement chez les Scouts que je préférais aux Louveteaux, car ces derniers ne m'attiraient guère. Rien que par les appellations des Louveteaux, on peut se rendre compte des influences de Kipling et du monde des Peaux-Rouges : totem, visage pâle, louveteaux, de quoi faire rêver un jeune garçon et créer un esprit de clan sans aucun esprit sectaire et uniquement inspiré du *Livre de la jungle*. Chaque cave était assez vaste pour contenir une troupe et chaque patrouille disposait d'un espace situé dans l'un des angles de la pièce, qu'elle pouvait librement décorer de sa propre initiative.

Mon premier contact avec ce monde se fit lorsque, entrant dans la cour, je vis les scouts en uniforme jouant à des jeux dont j'ignorais l'existence. Certains s'exerçaient au lasso sur les conseils d'un grand maigre, Paul Caze, d'autres organisaient des parties dont le but consistait à attraper le foulard que le partenaire portait dans le dos accroché à la ceinture. Baden Powell avait voulu reformer dans le civil les jeunes équipes d'éclaireurs dont il avait été l'instigateur pour dépister l'ennemi au temps de la guerre des Bœrs. Cet officier, arrivé à l'âge de la retraite, ne poursuivait plus aucune idée militaire mais désirait surtout développer chez les jeunes des qualités comme la ruse, le courage ou encore le sens de l'observation de la nature. Avant de parvenir en France, le mouvement prit une grande importance en Angleterre. En parallèle, avec la recherche de l'initiative individuelle, on cherchait à inculquer aux jeunes l'esprit de dévouement. Même dans les mouvements d'obédience non catholique, existait le principe d'une B. A. - bonne action - quotidienne.

Sur les quatre troupes de Saint-Louis, la 5<sup>ème</sup> avait peut-être une organisation plus bourgeoise où la fantaisie ne faisait certes pas défaut, bien qu'on la sentît plus enfermée dans des normes précises. Cela tenait sans doute à son chef, Pierre Delsuc, un jeune homme de vingt-cinq ans, déjà avocat. Il possédait en lui tous les rêves de l'enfance, de l'aventure, que son aspect réservé et sa tenue très stricte ne laissaient pas paraître. Les nombreux jeux de son invention qu'il organisait en sont la preuve ; il conserva cette imagination tout au long de sa vie et on la retrouve dans ses célèbres ouvrages composés pour les Éditions Signes de Piste - tous les *Giovani* qui passionnent encore même les jeunes de notre époque.

Les autres troupes me donnaient une impression de plus grand relâchement, d'être plus marquées par le côté Sioux ; mais il n'existait aucune rivalité entre nous. Je m'attarde un peu sur ce contact avec le scoutisme, car ce fut pour moi une grande découverte.

J'étais donc lancé sur un nouveau rythme de détente. Tous les jeudis, la patrouille se réunissait au domicile d'un de ses membres et cela à tour de rôle. Il n'y avait pas de jeux bruyants dans ces appartements bourgeois mais des jeux d'observation : le jeu de Kim qui consiste à mémoriser vingt-quatre objets posés sur une table, le jeu de l'odorat où il faut reconnaître, les yeux bandés, dix spécimens de différentes substances, etc. Le chef de patrouille, âgé de deux ou trois ans de plus que moi dirigeait la réunion. Nous parlions de nos projets d'aménagement de notre coin patrouille, du prochain camp... Après le goûter, nous nous rendions tous ensemble au local pour assister à la réunion de la troupe. Pierre Delsuc annonçait le programme des prochaines activités, ensuite avaient lieu entre les patrouilles un concours d'observation, une séance de chant à plusieurs voix - *Ne pleure pas Jeannette, Le Vieux Chalet*, etc. À la fin de la réunion, le chanoine Cornette, aumônier des troupes - et que nous appelions le Vieux Loup - venait nous faire une petite allocution, pas forcément religieuse, et nous nous quittions sur des chansons. D'autres fois, Delsuc nous réservait des surprises en organisant des jeux à travers les rues ; nous partions à la recherche d'un trésor, d'un individu suspect, etc. Tout cela était très varié et entretenait notre jeune imagination.

À cette époque, les boy-scouts étaient assez mal perçus. Pour les uns, c'était une concurrence au patronage ; pour les autres, ils s'apparentaient à une formation paramilitaire. On trouvait ridicule leurs grands chapeaux, leurs bâtons, leurs culottes courtes que portaient même les plus âgés.

Les jésuites feignaient d'ignorer ce mouvement et ils ne donnaient aucune autorisation pour s'absenter le fameux dimanche matin. C'est ainsi que je n'ai jamais connu les vraies sorties scouts car toute la troupe partait du local à neuf heures, après la messe, et prenait le train au Champ de Mars en direction des bois de Chaville ou de Meudon. Quant à moi, après ma rude matinée religieuse, je sortais du collège en courant, passais rue Boissière pour ôter mon costume à boutons dorés et enfiler mes vêtements de scout, arrachais des mains de Florence un sandwich au pâté, et gagnais au pas de course le Champ de Mars.

Arrivé à Chaville, je repérais les signes de piste dessinés à la craie à mon intention et rejoignais la patrouille. J'avais toujours l'impression d'arriver après la fête mais, heureusement, il restait le grand jeu à travers les bois. Les foulards accrochés dans le dos, c'était alors des courses éperdues dans le but de capturer le plus grand nombre de foulards possible et de les ramener dans notre camp. Je m'en donnais à cœur joie. Je rentrais le soir vers sept heures, fourbu, et il me fallait encore faire mes devoirs et apprendre mes leçons.

Ces nouvelles activités n'arrangèrent guère mes études ! Les années s'écoulèrent ainsi entre les scouts et les jésuites. Le seul souvenir de théâtre qui me reste de cette époque est une représentation d'*Ésope* de Théodore de Bainville qui fut jouée au Trocadéro. C'est De Max qui jouait le rôle principal. Projeté sur scène par des gardes, il roulait jusqu'aux dernières marches d'un grand escalier, se relevait doucement, marquait un grand temps et annonçait, en détachant chaque syllabe : »Le COR-Beau et le RENard », avec un fort accent roumain. Toute la fable était dite dans ce style avec des effets de voix, tantôt suraiguë, tantôt d'une profonde gravité, accompagnés de gestes lents ou rapides mais toujours dans une infinie variété qui n'arrêtait pas de surprendre et faisait de cette fable un morceau de théâtre extraordinaire ; tout cela pour en arriver à la morale qui s'adressait à l'empereur romain ! C'est là que j'ai découvert toute l'ampleur qu'un acteur pouvait donner à son rôle.

Une autre fois, mon père m'emmena au Châtelet où je vis *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. J'étais dans l'émerveillement. Après le spectacle, nous allâmes voir un musicien et je fus très déçu d'apercevoir la grande scène plongée dans le noir.

Rue Boissière, je couchais toujours dans la chambre de mes parents et je me cachais souvent sous mes draps car, entre ces deux tempéraments si différents, les scènes orageuses étaient courantes.

En 1925, arriva un grand drame. Ma grand-mère Bichette, à qui mon père faisait depuis quelques temps des saignées au bras, mourut d'urémie ; elle avait quatre-vingts ans. À treize ans, je réalisais pour la première fois ce qu'était la mort. Ce fut un immense chagrin, j'en tremblais et je vois encore le père Arlot, préfet des études - dit «Patte à ressort», parce qu'il boitait - me consolant dans son bureau car je ne parvenais pas à suivre en classe. Par contre, lors de l'enterrement, je fus pris d'un fou rire nerveux en voyant défiler toute la famille dans la sacristie. J'ai encore le faire-part sous les yeux, il n'y a pas un seul nom sans particule ; c'était le ban et l'arrière-ban d'une très ancienne aristocratie.

J'entrai en troisième à Franklin et les études ne furent guère brillantes. J'étais nul en français, en histoire et en géographie, mais je mordais bien au grec et au latin, ces langues m'amusaient comme un puzzle à reconstituer.

Après la mort de ma grand-mère, j'obtins le droit d'habiter sa chambre. Elle était meublée d'un grand lit noir surmonté d'un baldaquin rouge, d'une armoire à glace également noire, d'un bureau et d'un fauteuil. On ne changea rien à cet aménagement mais j'étais chez moi ! Je commençai par remplacer les pommelles du lit par des vieux clous de passages cloutés et j'accrochai ma

bicyclette au plafond ; un peu de fantaisie me faisait du bien et mon nouveau domaine de rêve était fort désordonné.

Mes conversations avec mes parents restaient réduites, ma timidité à leur égard s'accroissait et j'avais toujours un peu peur de les déranger. Florence, la cuisinière, représentait l'ordre et la propreté au milieu d'une certaine bohème qui ressemblait beaucoup à celle des *Parents terribles* de Cocteau. Cette pièce est très proche de ce que je ressentais alors.

Florence, alors âgée d'une quarantaine d'années, est toujours restée énigmatique pour moi et pour d'autres. D'un abord très froid avec de grands yeux fixes couleur d'eau, elle accomplissait ses tâches en silence, comme si elle subissait son emploi sans enthousiasme, mais sans plainte. Elle n'avait d'attention que pour mon père et regardait souvent ma mère avec un certain mépris. Combien de fois n'ai-je pas entendu ma mère dire :

« Cette fille, je ne peux pas la sentir. »

Heureusement, le contact avec les scouts, le collège et mon ami Laurent faisaient une bonne diversion à ce climat polaire, mais que j'aimais bien quand même.

Le premier vendredi de chaque mois, ma mère organisait un goûter littéraire et artistique. C'est ainsi que j'ai vu défiler des poètes, des acteurs et des chanteuses qui étaient souvent des clientes de mon père. Chacun y allait de son petit intermède avant de s'empiffrer des gâteaux que Florence avait préparés. Tous ces gens m'intimidaient et, à part celui des chanteuses, je n'étais guère sensible à leurs talents. Je n'osais pas me montrer et écoutais de ma chambre les rumeurs de ces réunions. Mon père, fatigué, rentrait de sa clinique pour voir partir les derniers invités. Je sentais qu'il n'aimait guère ce genre de réception - les pique-assiettes, comme il les appelait - mais il voulait avant tout faire plaisir à ma mère. Sous son allure très froide se dissimulait une grande bonté ; ses clients l'adoraient. Tout en m'intimidant, il me sécurisait et je sentais son affection alors que ma mère, que j'aimais beaucoup, m'inquiétait en raison de son état de santé et de ses accès de nervosité. Elle se relevait souvent la nuit pour écrire des poèmes, le violon étant réservé aux après-midi.

Au milieu de tout cela revenait la période des vacances. À Noël, nous ne quittions jamais Paris. Je recevais quelques jouets et mon père se voyait offrir des boîtes de chocolats, ce qui me valait souvent une crise de foie. Les traditionnelles visites rendues aux tantes et aux oncles n'engendraient pas vraiment la joie ! À Pâques, depuis que j'étais scout, j'allais camper avec la troupe, généralement sur l'île de Porquerolles. C'était là une grande aventure. Nous chargions une charrette de tous nos bagages et nous la tirions à travers Paris jusqu'à la gare de Lyon. À l'arrivée, à Hyères, nous marchions en tirant la charrette jusqu'à la presqu'île de Gien où nous couchions souvent sur le port en attendant le bateau. À Porquerolles, véritable paradis, nous nous installions au bout de l'île ; de là, je découvrais toute la poésie de la nature et les bonnes odeurs qui sont peut-être les meilleurs souvenirs de mon enfance et déjà de mon adolescence. Le soir, nous chantions, réunis autour d'un grand feu, et chacun y

allait de son petit numéro ; il y avait des pantomimes. N'ayant pas beaucoup de discernement en la matière, j'essayais de raconter des histoires drôles, non pas pour chercher l'effet mais pour faire comme les autres. Je sentais que mes interventions étaient lamentables mais je n'y attachais guère d'importance ! Par contre, j'étais un excellent spectateur.

Une fois le feu éteint, chacun allait dormir sous la tente de sa patrouille. Et les jours se poursuivaient au même rythme : lever à huit heures, course à pied, toilette à la fontaine, déjeuner Eleska (sorte de chocolat en poudre). Après la réunion de la troupe devant le mât aux fanions, les jeux commençaient. Tout cela passait trop vite et c'était déjà le moment du retour. Se basant sur cette expérience du scoutisme, le gouvernement de Vichy institua les Camps de Jeunesse ; comme tout ce qui est du domaine du service obligatoire, le système y perdit de son charme ! Surtout à cette époque !

Pour les grandes vacances, je partais en train, fin juillet, avec ma mère, pour Treignac, un petit village de Corrèze, berceau de la famille de mon père. Ma grand-mère habitait à trois kilomètres, sur la hauteur, à Boisse, un ancien rendez-vous de chasse datant de Louis XIII, genre de bastion avancé, bâti pour défendre Treignac qui fut occupé par les Anglais durant la guerre de Cent Ans. Ce petit manoir est appelé pompeusement : « Château de Boisse » !

La mère de mon père était une petite dame alerte avec de beaux cheveux blancs vaporeux qui formaient comme un nuage sur sa tête. Elle descendait et remontait trois ou quatre fois par semaine une côte assez raide. C'était une demoiselle Forest de Faye, issue d'une vieille famille corrézienne. Après avoir élevé six garçons - mon grand-père, que je n'ai pas connu, étant décédé - elle vivait la plupart du temps seule dans son château. Il n'y avait pas de chauffage, la grande pièce du bas avait été cloisonnée pour former un petit appartement bourgeois comportant une cuisine, une salle à manger et un salon. Il y avait une très grande cheminée mais on se chauffait avec une grosse cuisinière. Ma grand-mère avait toujours vécu à la campagne et cultivait elle-même son jardin potager. Pour ne pas déranger, nous ne logions que très rarement au château. Mon père louait à Treignac un appartement ou un petit pavillon. Nous allions de temps en temps déjeuner à Boisse et j'aimais bien me retrouver là haut, au milieu des fermes et des bois. Il y avait un petit âne auquel on avait coupé la queue et qui, suite à cette amputation, était harcelé par les mouches. Il fallait souvent soigner ses plaies occasionnées par les piqûres des insectes. Tantôt je sellais l'âne, tantôt je l'attelais à une petite charrette anglaise. En dehors de Boisse, j'avais de nombreux cousins - tout le monde est cousin en Corrèze ! Ils m'apportaient des possibilités d'évolution que je ne rencontrais pas à Paris.

## ÉVEIL D'UNE VOCATION

Je connus là le premier éveil de ma vocation de comédien. En effet, l'une de mes tantes, madame Bonin, veuve du juge Bonin, célèbre par le procès Landru, aimait beaucoup organiser des spectacles avec le groupe de jeunes que nous